

aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Éprouvez-vous vous-mêmes; c'est par les œuvres que le cœur s'explique, enfants légitimes et naturels: on peut lui supposer tous les autres.

« Ne donnez pas le saint aux chiens; ne jetez pas vos perles devant les pourceaux <sup>1</sup>. » [Gardez-vous de ceux qui viennent] avec un cœur feint: je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets: « Car, nous dit saint Ambroise, « j'en ai trouvé plus aisément qui avaient conservé leur innocence, que je n'en ai trouvé qui l'eussent réparée par une pénitence convenable, « après être tombés: » *Facilius autem inveni, qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint penitentiam* <sup>2</sup>. [Et nous décrivant les caractères de cette pénitence qu'il exige, il ajoute]: « Peut-on regarder comme une pénitence cette vie où l'ambition des dignités se fait remarquer, où l'on se permet de boire du vin comme à l'ordinaire, où l'usage du mariage n'est pas retranché? » *An quisquam illam penitentiam putat, ubi adquirenda ambitio dignitatis, ubi vini effusio, ubi ipsius copulae conjugalis usus?* « Il faut, continue le saint docteur, renoncer entièrement au siècle pour vivre en vrai pénitent; donner au sommeil moins de temps que la nature n'en exige, le combattre par ses gémissements, l'interrompre par ses soupirs, l'éloigner pour vaquer à la prière: » *Renuntiandum saeculo est, somno ipsi minus indulgendum, quam natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus* <sup>3</sup>. « En un mot, « il faut vivre de manière que nous mourions à l'usage même de la vie; que l'homme se renonce lui-même, et soit ainsi changé et renouvelé tout entier: » *Vivendum ita ut vitali huic moriamur usui, seipsum sibi homo abneget, et totus mutetur*. [Et combien cette conduite est-elle nécessaire à un pénitent,] « puisque c'est par l'usage même des choses de cette vie que l'innocence se corrompt? » *Eo quod ipse hujus vitae usus corruptela sit integritatis!* [Dieu nous a tracé lui-même l'ordre de cette pénitence dans le premier de tous les pécheurs, comme le remarque] saint Ambroise: « Adam, dit ce Père, est chassé du paradis aussitôt après sa faute; Dieu ne défère pas; mais il le sépare aussitôt des délices, « pour qu'il fasse pénitence: » *Adam post culpam statim de paradiso Deus ejecit, non distulit: sed statim separavit a deliciis, ut ageret penitentiam* <sup>4</sup>. « Il le couvrit à l'instant non d'une

<sup>1</sup> Matth. VII, 6. — <sup>2</sup> De penit. lib. II, cap. X, t. II, col. 436.

<sup>3</sup> Ibid. col. 436, 437.

<sup>4</sup> Ibid. lib. II, cap. XI, t. II, col. 437.

« tunique de soie, mais d'une tunique de peau: » *Statim tunicam vestivit pelliceam, non sericam*. [Telles sont les règles que doivent suivre les pécheurs pénitents, « pour que dans leur pénitence il ne se trouve rien qui ait ensuite besoin de pénitence: » *Ne in ipsa fiat penitentia, quod postea indigeat penitentia*.

[Que diront ici ceux] qui font indifféremment la pénitence, qui *negligenter se gesserunt* <sup>1</sup>? Ils doivent avoir compris que, dans la faiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute; de se donner le coup de la mort, que de se rendre la vie; de suivre notre penchant en allant au mal, que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte: ils mettent dans la même ligne et pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir: tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît; ils croient pouvoir changer leurs mauvais desirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut: erreur manifeste. A vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un pénitent. Le cœur a des mouvements superficiels qui se font et se défont en un moment. Mais il ne prend [pas] si facilement les impressions fortes et profondes: non, non: ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs qui ne guérissent que la fantaisie, et ne touchent pas à la maladie [ne sont point propres à opérer une guérison véritable].

#### TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'âme qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions et donnera à son cœur la véritable droiture.

Toute l'Écriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle

<sup>1</sup> Concil. Nic. Can. Arab. cap. XIX, Lab. t. II, col. 297.

est, messieurs, cette droiture? Disons-le en un mot: c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour; c'est la chaste et intime attache de l'épouse pour l'Époux sacré; c'est cette céleste délectation d'un cœur qui se plaît dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, « non par la crainte de la peine, mais « par l'amour de la justice: » *Qui sunt recti, dit saint Augustin, qui dirigunt cor secundum voluntatem Dei* <sup>1</sup>. Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudrait point ici d'explication: ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même; elle est elle-même la droiture, elle est la règle primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle, car nous serions impeccables: ainsi n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, chrétiens, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée; non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits, mes chers frères, les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment, et vous serez droits. Si vous craignez seulement les menaces de la loi, sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable: vous, à ces menaces, vous donnez la crainte; que faites-vous pour son équité? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas? la regardez-vous avec plaisir, ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence? Que sont devenus vos premiers desirs, vos premières inclinations? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête; elle coupe les branches, mais non la racine. Elle contraint, elle bride, elle étouffe, elle supprime; mais elle ne change pas. Le fond du désir demeure; je ne sais quoi qui voudrait, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise, ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant. Mais cette intention ne se montre pas: vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé?

Jesais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur; que comme on peut espérer de tromper les hom-

<sup>1</sup> S. Aug. in Ps. CXVIII Serm. XI, n° 1, t. IV, col. 1305. In.

<sup>2</sup> Ps. XXXII, enarr. II, n° 2, col. 288.

mes, et qu'on sait qu'on leur peut du moins soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues. « Si « vous pouviez tromper, dit saint Augustin, les « regards de celui qui voit tout, que ne feriez-vous pas? L'amour ne détruit donc pas chez « vous la concupiscence, mais elle est réprimée « pas la crainte: » *Si fallere posses, quid non fecisses? Ergo et concupiscentiam tuam malam non amor tollit, sed timor premit* <sup>1</sup>. Non, je ne le ferais pas. Qui vous en empêcherait? Ce ne serait pas la crainte, car nous supposons qu'on ne vous voit pas; ce serait donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

Faites donc, mes frères, vos sentiers droits [par] un commencement de dilection: « Ils commencent à aimer, et par là ils sont mus contre « le péché par des sentiments de haine et de détestation: » *Diligere incipiunt, ... ac propterea moventur adversus peccata per odium ali-quod ac detestationem* <sup>2</sup>. C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit [naître] votre aversion; une aversion [se forme] par une inclination contraire. Il faut que cette plante divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'âme avant qu'elle reçoive la grâce justificante; autrement elle en serait incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puissiez cueillir des fruits de justice.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture: marcher dans la loi de Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une faiblesse expérimentée, s'attacher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc.

Toute créature a un instinct pour se conserver; [et combien plus la] créature nouvelle [doit-elle être toujours sur ses gardes pour se maintenir dans la justice qui fait sa vie]? Le bruit nous effraye, cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à

<sup>1</sup> S. Aug. Serm. CLXIX, n° 8, t. V, col. 812.

<sup>2</sup> Concil. Trid. Sess. XI, cap. VI, de Justif.

craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère et votre conversion véritable.

## PREMIER SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA  
NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR<sup>1</sup>.

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissements du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes posé dans une crèche. Luc. II, 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement, il s'est fait homme et il s'est revêtu de notre nature; secondement, il s'est fait visible et il a pris nos infirmités; troisièmement, il s'est fait pauvre et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du

<sup>1</sup> Nous avons dans les manuscrits de Bossuet deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un, qui est le dernier, prêché chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est quant au fond que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons pris de ce second sermon ce qu'il y avait de neuf, et ce qui pouvait être regardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter. Nous avons renvoyé en note deux courts passages qui méritent d'être conservés, page 219. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable; et comme il forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon. (Édit. de Déforis.)

Dieu-homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Évangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin serait homme sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire: qui doute qu'il ne le pût? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune; et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? Son premier pas est de se faire homme; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte: *Minuisti eum paulo minus ab angelis*<sup>1</sup>: « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez: mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égal aux pécheurs par l'infirmité; maintenant, faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il

<sup>1</sup> Ps. VIII, 6.

vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune: c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon Évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître: mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement, comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde: *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne: Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez: qu'y trouverons-nous? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et hoc vobis signum*. Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, mes [frères], si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance: *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret*<sup>1</sup>: et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissements du Dieu-homme.

Est-il bien vrai? le pouvons nous croire? quoi! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature était tombée par ton crime; ton Dieu l'a prise pour la relever: tu languis au milieu des infirmités; il s'y est assujetti pour les guérir: les misères du monde t'effrayent; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les senti-

ments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

### PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance: qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine: c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine; mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhender d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure<sup>2</sup>. Les parents de Samson disent: « Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur<sup>3</sup>. » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé: « Que ce lieu est terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu<sup>4</sup>! » Malheur à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Sauveur des armées<sup>4</sup>. Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même: D'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère: expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes: la première vient de l'éton-

<sup>1</sup> Exod. XX, 19.

<sup>2</sup> Judic. XIII, 22.

<sup>3</sup> Gen. XXVIII, 17.

<sup>4</sup> Is. VI, 5.

<sup>1</sup> S. Aug. Tract. CVII, in Joan. n° 6, t. III, part. II, col. 670.